



Le problème des universaux et la prédominance du nominalisme dans la pensée contemporaine
À propos d'une « Enquête sur le nominalisme »

Jean-Dominique Robert

Volume 30, numéro 2, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020421ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020421ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, J.-D. (1974). Le problème des universaux et la prédominance du nominalisme dans la pensée contemporaine : à propos d'une « Enquête sur le nominalisme ». *Laval théologique et philosophique*, 30(2), 173–196.
<https://doi.org/10.7202/1020421ar>

LE PROBLÈME DES UNIVERSAUX ET LA PRÉDOMINANCE DU NOMINALISME DANS LA PENSÉE CONTEMPORAINE

À propos d'une « Enquête sur le nominalisme »¹

Jean-Dominique ROBERT, O. P.

I. PRÉAMBULES

COMME tous les mots en « isme », *nominalisme* est un vocable profondément ambigu. Il l'est, particulièrement, du fait des liaisons ou collusions (réelles ou « imaginaires ») de la « réalité » qu'il tente de cerner avec d'autres « courants » de pensée, tels ceux du formalisme, du positivisme, de l'idéalisme, etc. La chose se complique encore, parce que le domaine où il peut en être question est fort étendu : depuis la logique jusqu'à la théologie, en passant par une quantité d'autres disciplines, telle l'économie, par exemple.

Dans son enquête historico-critique, M. Largeault a bien mis en lumière une telle profusion de sens du mot nominalisme, quand on passe d'un type de science à un autre type : par exemple des sciences pures (mathématique-logique) aux sciences de l'homme ; et même à l'intérieur d'un même genre de discipline, tel la mathématique.

M. Largeault croit cependant possible de trouver un *axe commun de référence* à un *nominalisme* circonscrit comme *attitude et programme*, et qui se retrouverait dans plusieurs disciplines ou secteurs de la recherche scientifique.

Pour en résumer les aspects communs, il le distingue d'abord soigneusement de l'attitude *réaliste* (de type « platonicien », pour faire bref), ensuite, de l'attitude proprement *idéaliste* (au sens moderne du mot), du *formalisme* (dans son sens technique actuel), enfin, de tout *pseudo-nominalisme*, au sujet duquel il montre en quoi il se distancie à l'égard du véritable nominalisme tel que lui le définit dans son ouvrage : c'est-à-dire essentiellement, en référence à son ancêtre, Ockham. C'est chez lui qu'on semble trouver l'*essentiel* de l'attitude nominaliste authentique, *telle qu'elle se perpétue aujourd'hui*, malgré les variations générales de champs (où s'exerce sa mouvance) et de problématiques dans lesquelles elle se trouve alors « prise ».

Il reste, cependant, un « isme » dont le lecteur averti doit éprouver quelque surprise de n'avoir pas encore pu lire le terme en contrepoint de celui de nominalisme : « conceptualisme ». C'est qu'en effet, sous peine de confusion, il semble être mis à part

1. Jean LARGEAULT, *Enquête sur le nominalisme* (Préface de René Poirier), Paris-Louvain, Béatrice Nauwelaerts, 1971.

dans l'ouvrage de M. L. On lui donne en effet une double signification. Or, l'une d'elles en fait un synonyme, ou, en tous cas, un terme voisin et, en certaines circonstances, interchangeable, avec le terme *nominalisme*; l'autre au contraire s'y oppose.

Dans cette conjoncture générale, la première précaution à prendre sera donc de bien décrire les aspects *essentiels* (et *oppositionnels*) des termes mis en présence dans le problème du nominalisme, issu lui-même du problème bien ancien des *universaux* dont on suit d'ailleurs *jusqu'à présent* la trace, malgré les interprétations et les variations de problématiques ou de situations.

C'est d'ailleurs sur cette persistance des questions classiques des *universaux* et du *nominalisme* — les deux ne sont pas identiques au cours des siècles — que nous allons d'abord faire porter notre regard. Il s'agira donc de voir qu'il y a là comme des *problèmes « éternels »* de la philosophie et, même, de la *recherche scientifique* dès qu'elle se constitue, et bien qu'elle vienne, évidemment, changer l'atmosphère des problématiques et les enjeux mis en cause par ces questions. Elles « couvent » toujours au cours de l'histoire de la pensée, elles *renaissent* toujours de leurs cendres, comme le Phœnix...

Inutile d'insister sur un fait premier et important: l'ambiguïté du terme *nominalisme* (et conséquemment des termes qu'on y oppose ou qu'on y relie). M. L. l'indique à plusieurs endroits de la façon la plus nette (et tout son livre le prouve!): le terme est « équivoque » (p. 7); il possède un sens *strict* ou *étroit* (pp. 6-12); il existe une « extension de ce sens », et l'on indique ses « causes » (pp. 12 et ss.); on insiste aussi sur « quelques déplacements de sens » et sur la profonde ambiguïté qui en résulte (pp. 17 et ss.). Il faudrait même dire que « l'ambiguïté semble dater de l'époque où il a été introduit dans la langue ». Car :

« D'après l'étymologie n'y a-t-il pas nominalisme lorsqu'on explique les abstractions comme des *nomina* et réalisme quand on les explique comme des *res*? En fait on est nominaliste parce qu'on explique les choses comme étant des choses et les signes comme étant des signes. Pour cette raison, et sans même avoir égard à la rigueur exigible d'une « définition » philosophique, on ne devrait pas dire que le nominalisme est un réalisme de la chose et un nominalisme du signe; ce sera plutôt un réalisme de la chose et un idéalisme du signe » (p. 18).

M. Largeault — et la chose vaut la peine d'être signalée — indique un travail qui comporte « une liste commentée des erreurs les plus courantes à propos du nominalisme » (p. 15). Il s'agit de C. Crockett, *The confusion over nominalism in The Journal of Philosophy*, 1950, 752-758. Par ailleurs, à un autre endroit il note: « Peirce, qui sans doute a conçu parfois le nominalisme comme un idéalisme rationaliste a pu écrire: "la doctrine des idées platoniciennes a été soutenue par les nominalistes les plus extrêmes" (Collected Papers, t. 5, paragraphe 470) » (p. 69, note 149)! Il s'agit donc d'être sur ses gardes, et l'on comprend la remarque ironique conclusive de M. L.: « Il est évidemment souhaitable d'avoir une idée exacte (du nominalisme) avant de se déclarer *pour* ou *contre* » (p. 15)!

De telles précautions une fois prises, venons-en à la persistance du problème des *universaux* et surtout de la question du nominalisme jusqu'à nos jours.

Nous laisserons, pour commencer, parler M. Poirier dans sa belle *Préface* à l'ouvrage que nous analysons ici :

« Qu'il s'agisse d'Aristote, de Porphyre, d'Ockham surtout, on a l'impression que tous les problèmes qui nous occupent aujourd'hui ont été creusés et examinés dans tous leurs recoins et beaucoup de leurs idées restent pleines d'enseignements et préfigurent les nôtres. Et il en est de même pour Hobbes ou pour Berkeley ou pour les auteurs du XVIII^e siècle, avant tout Condillac et Hume. De cette exploration du passé nous ramenons mille suggestions, mille avertissements, qui nous préparent à comprendre les problèmes actuels » (p. V).

Auquel texte il faut joindre le suivant :

« Les thèses nominalistes vont prendre des formes diverses, les faisant interférer avec toutes sortes de doctrines en -isme : l'élimination de la Raison au profit de la logique et de l'expérience ; la science considérée comme un langage, le raisonnement comme un calcul formel, l'expérience comme un recueil de faits concrets individuels, les définitions et les lois comme des conventions de langage. Formalisme, positivisme, empirisme, physicalisme, finitisme, intuitionnisme, conventionalisme, idéalisme même ont chacun des affinités avec le nominalisme qui par ailleurs s'infiltré dans la théologie et dans l'économie en favorisant le libre examen et le fidéisme, l'individualisme et le libéralisme économique, sans parler du laïcisme » (p. VI).

Après avoir résumé les *thèses* essentielles du nominalisme d'après M. L., M. Poirier écrit cependant — et nous nous demandons s'il continue alors *exactement* sur la lancée de l'auteur qu'il vient de présenter — : « Le nominalisme nous semble plutôt une manière de *poser* les problèmes qu'une manière de les *résoudre*, un *style* de pensée plutôt qu'une *doctrine* » (p. XVI, italique par nous). Qu'il soit un style de pensée, c'est l'évidence même après que l'on a lu M. L., qui parle lui-même d'*attitude* à propos du nominalisme. N'est-il que cela, et non une doctrine ou même « *plutôt* qu'une doctrine » ? Notre lecture de l'ouvrage de M. L. nous a persuadé que le nominalisme, *tel qu'il l'entend et le circonscrit* — à part, donc, des collusions ou des amplifications indues — est plus qu'une attitude et un style : il a des « thèses », des *prises de position*, et celles-ci font l'unité même de l'*attitude* et du *style* nominaliste à travers les siècles.

Quelques références au texte le suggéreraient aisément. Celles-ci apparaîtront au cours de notre analyse de la manière dont M. L. expose la « perpétuité » du problème nominaliste dans l'histoire de la pensée.

Parlons donc d'abord du nominalisme comme *attitude générale, actuellement prépondérante et dominatrice*, tout en gardant bien à l'esprit le fait que M. L. parle en fonction de sa manière de caractériser le nominalisme (et, donc, en le distinguant des « pseudo-nominalismes », par exemple, ou du « formalisme », *comme tel*. On y reviendra). Ses protestations sont révélatrices, à cet égard. En effet, n'a-t-il pas écrit ce qui suit :

« Ces causes rendent vraisemblable qu'on en soit venu à appeler nominalisme à *peu près n'importe quoi*. Il est difficile de s'y retrouver. On affirme parfois que la caractéristique du nominalisme est de traiter la science, la philosophie, etc. comme un jeu : on aurait toute liberté avec le langage puisque les mots sont vides ou bien choisis arbitrairement. C'est une vue grossière » (p. 15).

À quoi il faut ajouter l'important paragraphe suivant :

« Pour nous, nous avons le choix entre deux points de vue sur le nominalisme : ou bien le considérer comme une doctrine qui évolue, prend tour à tour des formes différentes, subit des variations (les historiens parlent de nominalisme plus ou moins radical), ou bien le considérer comme un système philosophique singulier. Notre position sera intermédiaire. Disons que nous traitons le nominalisme comme une attitude philosophique à peu près constante, qui se retrouve chez un certain nombre de philosophes, de savants et de théologiens. C'est une préférence doctrinale, la marque d'une famille d'esprits, *une manière de saisir la réalité* » (p. 31).

Pour bien comprendre ce que M. L. entend donc par la « dominance » actuelle du nominalisme sur la pensée, il faut garder ces précisions devant les yeux, en y joignant encore particulièrement les précisions de vocabulaire relatives au nominalisme et au conceptualisme, sur lesquelles on s'étendra plus loin.

Le nominalisme est donc, avons-nous vu, un « courant de pensée » (p. 32), mais il a ses *constantes spécifiques*, sans quoi il ne signifierait plus rien. « Marque d'une famille d'esprits », il comporte une « préférence doctrinale », « *une manière de saisir la réalité* » (p. 31) qu'il ne faut pas perdre de vue, et dont la référence au nominalisme d'Ockham donne déjà un sens déterminé. En effet : « La science moderne dans son ensemble est l'héritière du nominalisme ockhamien parce qu'elle fait place à des signes ou à des concepts sans répondant réel direct, et qu'elle distingue entre méthode d'analyse et objet analysé » (p. 133). Ce qui apparaîtra mieux plus tard.

C'est dans la quatrième partie de son ouvrage que M. L. montre le mieux l'influence actuelle du nominalisme, dont il avait écrit à la fin du *sommaire* de son travail (p. 6) : « Le nominalisme est à la fois solidaire du développement des sciences et conforme à la mentalité occidentale, tournée vers la connaissance de la matière et les conquêtes techniques ». Aussi n'est-ce pas sans raison qu'il met en exergue de cette partie intitulée : « Nominalisme et technique logique à l'époque contemporaine », le texte suivant de J. L. Borges :

« Le nominalisme, jadis invention de quelques-uns, embrasse aujourd'hui tout le monde ; sa victoire est si vaste et si fondamentale que son nom est devenu inutile. Personne ne se déclare nominaliste parce que personne n'est autre chose » (p. 287).

Initialement, on le sait, le problème du nominalisme était particulièrement lié à la problématique du « problème des universaux ». On s'y trouvait en présence du réalisme ontologique des essences, *fondement* de l'universel. Par ailleurs, face à un « conceptualisme » (comme celui de Boèce et d'autres auteurs dans la suite des temps), il fallait compter avec un « nominalisme » comme celui de Roscelin (1120), qui n'était aucunement le *nominalisme* tel que l'entend M. Largeault en référence à Ockham. Ce dernier, à certains égards, peut, en effet, se voir appeler, aussi, un conceptualiste, du fait qu'il ne réduit nullement l'universel au simple mot (*vox, terminus*) (comme Roscelin), mais qu'il le considère comme *signe* d'une réalité. À cet égard, on peut même l'appeler « réaliste ». Il faut lire à ce sujet les pages que M. L. consacre, d'abord, au problème des universaux par rapport à l'origine du nominalisme (pp. 49-78) ; ensuite aux formes de nominalismes durant le moyen-âge (pp. 79-168).

Après le moyen-âge (fin de la scolastique, XV^e siècle) jusqu'au commencement de la logistique (avec Frege, 1879), il y a, dit M. L., une « parenthèse entre deux périodes d'essor de la logique » (p. 172). Durant cette époque, au cours de laquelle continue à se

répandre le nominalisme, mais dans une problématique neuve, on ne peut parler d'un rapport direct au problème des universaux (p. 173, note 11). Après cette période, par contre, il semble que l'on puisse, *à la fois*, affirmer et nier qu'existe une résurgence du problème des universaux. À cet égard, voici des textes de M. Largeault qui s'accordent entre eux, malgré des *apparences* de contradiction :

1. Une affirmation assez massive (dans une note, il est vrai) :

« À l'époque contemporaine il y a renaissance de la logique mais le problème des universaux n'est pas vraiment traité par les logiciens comme un problème de théorie de la connaissance. On pourrait aller jusqu'à dire qu'il n'est pas traité du tout. On se préoccupe en fait de donner au nominalisme une définition technique ou de le doter d'un programme technique » (p. 173, note 11).

2. Une remarque relative à la renaissance d'un certain platonisme : Le platonisme était resté une « tendance latente ou avouée chez de nombreux mathématiciens, même s'il n'avait guère de créance auprès des philosophes ». Or, avec les innovations de Cantor, les problèmes changent et cela conduit « à l'époque contemporaine au seuil de laquelle le problème des universaux paraît se rouvrir » (p. 292).

3. Une autre remarque, mais qui concerne, cette fois, non plus la mathématique, mais les « sciences d'observation » et l'utilisation des *modèles*, qui y est courante :

« Le problème de l'utilisation des modèles entretient des rapports avec la problématique traditionnelle des universaux : parce qu'un modèle — en tant que modèle ou que structure — est un objet abstrait ; parce que le problème de l'interprétation est un problème de ressemblance (trouver dans la réalité des relations qui correspondent aux opérations abstraites du modèle. Comment les propriétés des entités théoriques peuvent-elles s'appliquer à des choses ?) » (p. 295, note 11).

4. C'est un phénomène qui se *répète* au cours de l'histoire qui fait renaître une certaine problématique des universaux. Témoins les textes suivants :

« C'est à chaque fois le choc destructeur de certains paradoxes qui fait surgir le problème des universaux : il apparaît quand est mise en question l'harmonie qu'on incline à croire préétablie entre l'esprit et la réalité ou entre le langage et les choses » (pp. 298-299).

5. Second texte témoin, relatif à la logique, logistique, logique-mathématique :

« On peut dire aujourd'hui qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'au moment des paradoxes le débat des universaux soit tout à coup devenu une matière à controverses *entre savants* (il n'était plus mentionné que pour mémoire par les historiens de la philosophie qui ajoutaient de leur cru quelques calomnies anti-nominalistes) : avec le logicisme les mathématiques se séparent des sciences appliquées pour se rapprocher de la logique. Le caractère d'objets abstraits (et même le haut niveau d'abstraction) des notions mathématiques, une fois celles-ci coupées de leurs interprétations physiques, se révélait en pleine lumière. D'où les questions : est-ce que tout cela existe, quelles sont les entités qui existent véritablement, etc. » (p. 348).

Enfin, pour clore les remarques de M. L. sur la renaissance ou la permanence des problèmes des universaux et du nominalisme, deux textes capitaux :

1. « De nos jours l'anti-essentialisme l'a emporté partout sauf peut-être dans les sciences humaines où on continue parfois de chercher des définitions réelles. Le côté positif du nominalisme est donc passé au premier plan. En restant une doctrine il est

devenu de plus en plus un programme (ce qui le rend irréfutable par des arguments spéculatifs) (p. 419).

2. Un autre texte, relatif aux controverses relatives aux rapports de la logique et des mathématiques « dans leurs rapports avec une réalité qui soit concrète ou mentale » (p. 420) :

« Les discussions sur ces problèmes montrent la vitalité du nominalisme contemporain » (p. 421).

II. COMMENT M. LARGEAULT CARACTÉRISE-T-IL LE NOMINALISME ?

Il y parvient de deux manières : négativement et positivement. Négativement, en le distinguant de ce qu'il n'est pas formellement à ses yeux : par exemple, des pseudo-nominalismes, de l'idéalisme, au sens moderne, du formalisme, comme tel, d'un certain « conceptualisme » et, pour commencer, évidemment, du réalisme. C'est par là que nous débiterons aussi.

A. CE QUE N'EST PAS LE NOMINALISME

1° *Le réalisme*

Il est bon, pour commencer, de rappeler, à propos du « platonisme » de Platon, qui est ici ordinairement rangé en premier lieu comme Père de tous les « réalistes », que l'on parle aussi de son « idéalisme » ; l'idéalisme platonicien par opposition au « réalisme » aristotélicien tout particulièrement. Mais, dans le problème des universaux comme tel, c'est bien d'un *réalisme* des essences *fondement* de l'universel, qu'il s'agit : ces essences existent, *comme telles*, réellement : elles *subsistent en soi*, selon la position classiquement attribuée à Platon (et qui est en tous cas celle du « platonisme » au sujet duquel Platon *lui-même* s'est fait toutes les objections possibles ! — Voir le *Sophiste*). Par contre, si l'on vise le fait qu'Aristote a « ramené les formes sur la terre », selon l'expression consacrée, le *réalisme des essences* paraît comme un « idéalisme »... !

C'est d'ailleurs souvent dans ce sens qu'on parle de l'« idéalisme platonicien » de certains mathématiciens qui défendent « le monde en soi des êtres mathématiques ». Conclusion : prudence dans la lecture des textes : certains auteurs peuvent vouloir signifier la même chose, en se servant de vocables opposés : idéalisme/réalisme !

En gros, comment caractériser le « réalisme platonicien » dans le problème des universaux ? M. Largeault le fait en ces termes : il existe « une *communauté d'essence* entre les choses et la pensée » ; c'est cette communauté qui assure la pensée de son « objectivité » (p. 1). Sans une telle communauté, il ne peut y avoir d'objectivité de la connaissance. C'est ce que les « réalistes » reprochent souvent aux nominalistes. Mais c'est à tort, car ceux-ci fondent l'*objectivité* sur autre chose qu'une telle *communauté* — qu'ils ne peuvent accepter. À leurs yeux, en effet, elle suppose une « identité entre le monde réel et le monde conceptuel » ; elle implique « que le concept et le mot qui l'exprime contiennent une référence à une réalité substantielle qui est la raison d'être des choses » (p. 1).

En d'autres termes, « le réalisme est connu depuis les Grecs comme une doctrine d'après laquelle les idées possèdent une réalité absolue indépendante de l'intellect et extérieure à lui ». C'est de cela que le nominalisme a d'abord été la négation (p. 7). Il refuse donc que « une réalité substantielle se cache derrière les termes généraux » (p. 2)!

Du point de vue du problème de la connaissance, plus formellement pris, ou de celui de l'ontologie, il y a donc opposition entre réalisme et nominalisme. Pour les réalistes ici en vue, le réel est essence et le sensible y « participe » (terme dont ne se sert par M. L. dans son exposé, mais qui constitue le nœud de la position platonicienne). Conséquemment aussi, la vraie connaissance n'est pas celle du sensible particulier, puisqu'il n'est pas le « vrai » vrai, la « vraie et essentielle réalité ». Ontologie et connaissance se répondent. C'est pourquoi les nominalistes, qui pensent que le « vrai » vrai c'est le sensible, parce que la vraie existence (et *la seule*) c'est celle du particulier, défendent également une connaissance — la seule : celle de l'individuel, *existant et concret*. Pour eux, donc, l'intuition du concret singulier ne livre aucunement de l'accidentel, mais l'essentiel de la réalité qui est et *ne peut être* qu'individuelle et concrète. C'est donc tout l'opposé du platonisme — classiquement exposé comme « gelé » dans son réalisme des essences substantielles, réalités seules authentiques et dont le sensible concret n'est que l'*apparence* (il y *participe* seulement).

Ceci posé, inutile de rappeler une fois de plus qu'un tel *réalisme platonicien* n'a rien à voir avec ce qu'on appelle le « réalisme » d'Aristote ou de saint Thomas qui n'hypostasient pas les essences et les formes et qui refusent un « univers d'objets idéaux », réellement existant, subsistant dans une existence en soi (p. 16, note 22).

« Pour éviter toute confusion », il faudrait cependant encore ajouter, pense M. L., que « le réalisme métaphysique qui affirme que l'objet connu ou perçu est indépendant du sujet percevant ou connaissant, s'oppose à l'idéalisme qui soutient le contraire » (p. 30).

Il semble évident qu'on se trouve alors dans une autre problématique que celle qui est classique dans le cas du problème des universaux. L'opposition réalisme/idéalisme qui joue en effet dans la remarque de M. L. se réfère à un idéalisme de type berckléen (*esse est percipi*), ou plus moderne, affirmant « qu'un au-delà de la pensée est impensable » : l'un et l'autre résorbent ainsi l'existence dans le *perçu* ou dans le *pensé*, dans la perception ou dans la pensée².

Une autre précision apportée par M. L. nous paraît importante et révélatrice de la différence entre une noétique nominaliste de type ockhamiste et celle de saint Thomas.

« À la thèse de l'existence du singulier, écrit M. L., le nominalisme lie celle du primat du mode de connaissance intuitif sur tout autre mode d'intellection, car c'est intuitivement, non pas *conceptuellement* que la pensée saisit ou pose des individus » (p. 32, italique par nous).

Certes, pour apprécier la vraie différence entre Ockham et saint Thomas faudrait-il préciser encore le mode de saisie du singulier chez ce dernier, soit par

2. Voir notre article: *Réflexions sur l'antinomie idéalisme-réalisme*, in *Revue philosophique de Louvain*, 1965(63), 458-473.

réflexion (pour le « spirituel » ; exactement : « quod est in anima » et « anima ipsa »), soit par saisie *indirecte* (« indirecte ») du singulier. Mais nous sortirions des bornes de notre article. Mieux vaut insister sur un point capital où le nominalisme s'opposant au réalisme, il importe de préciser de quel réalisme il est question et sur quoi exactement il y a opposition.

Quitte à décourager ici le lecteur, force est de faire allusion, d'abord, à une manière de parler où *réalisme* et *réalisme* s'opposent entre eux, tout en s'opposant l'un comme l'autre (à un autre point de vue) au nominalisme...

La position d'Aristote et de saint Thomas est en effet souvent qualifiée de réalisme *modéré*, pour l'opposer alors au réalisme *absolu* de type platonicien. C'est qu'en effet, dans le second cas, l'universel est fondé parce que existe ou subsiste une réalité essentielle, la forme subsistante: elle est en soi et c'est elle qui fonde *directement* l'universalité du concept universel. Ce dernier est à son image. Au contraire, pour le réalisme *modéré*, l'universel ne se fonde pas *directement* sur une nature universelle en soi existante, mais bien sur l'opération de l'esprit. Cependant cette dernière n'est pas gratuite parce que dans la réalité des choses il y a une *ressemblance ontologique* entre les êtres que « rassemble » le concept universel.

Il importe de bien noter que pour le réaliste *modéré* il n'est pas question de poser, comme existante en soi, une *nature commune* à laquelle participeraient l'universel et le *singulier*, comme d'aucuns semblent parfois le comprendre. Nous ne pouvons pas nous étendre ici sur ce point qui demanderait toute une discussion relative à la fameuse *natura communis*, d'origine avicennienne et reprise par saint Thomas avec toutes les précisions nécessaires dans son fameux *De Ente et Essentia*. (Il clarifie entre autres les rapports entre l'*ontologique* et le *logique* dans le cas des universaux).

En bref: là où le réalisme absolu, de type platonicien, pose donc l'idée, la forme, l'essence subsistante comme fondement du concept ou de l'idée universelle, un saint Thomas (en référence à Aristote) ne pose comme existantes, *dans le monde qui est le nôtre*, que des formes liées à la matière et donc singulières — (non *subsistantes*, en tant que telles). Mais il prétend cependant que l'idée universelle, que le concept — qui est œuvre, construction de l'esprit humain — possède un fondement *dans la réalité des choses*, du fait même de leur *unité* de ressemblance *réelle*, résultante elle-même, en dernier ressort, du fait de la création de l'univers par un Dieu intelligent.

Il est évident que sous-jacente à toute ontologie thomiste se trouve une reprise de l'idée de *participation* qui donne au monde une *unité* et crée entre les êtres des relations fondées ontologiquement dans *l'être*.

Quelles que soient donc, par ailleurs, les énormes distinctions entre le réalisme platonicien et le réalisme *modéré* d'un saint Thomas, il y a entre eux une opposition radicale à un nominalisme qui n'entend poser entre les êtres aucune relation réelle dans l'être des êtres parce qu'il ne joue d'aucune manière du clavier de la participation, si l'on peut ainsi s'exprimer.

L'opposition du nominalisme au réalisme platonicien peut, par ailleurs et sous un autre biais, s'éclairer comme suit, et nous revenons dès lors au texte de M. Largeault. En voici un extrait:

« Les nominalistes ne visent pas la même sorte de "similitudes" que les réalistes. Pour eux l'objectivité de la logique formelle tient à ce qu'elle définit des classes de

formules valides dans tout univers non vide. Pour les réalistes l'objectivité doit être "fondée en raison" et suppose un dévoilement de l'essence des choses. Dans leur optique une logique digne de ce nom doit épouser l'ordre des réalités "en soi" et rendre compte de leurs causes physiques et métaphysiques.

Par conséquent une logique qui ne s'attache qu'aux valeurs de vérité des propositions et laisse en dehors l'enchaînement causal et la compréhension — faisant ainsi "le vide dans la pensée" — est à leurs yeux péjorativement nominaliste : car la valeur de vérité leur apparaît comme un fait linguistique, une propriété que l'on reconnaît à des propositions, hors de toute référence à "l'Être", simplement sur la base d'une comparaison avec les données phénoménales » (p. 83).

La position réaliste de type platonicien nous semble avoir été mise en lumière dans d'autres pages de M. Largeault. Voici les lignes où il résume la manière dont Ockham entend expliquer le *fondement de l'idée universelle* :

« L'erreur des réalistes est de regarder les termes universels comme des noms de substances. Du fait que Socrate et Platon conviennent plus que Socrate et cet âne, ils déduisent que Socrate et Platon conviennent en quelque chose (in aliquo reali), dans une essence commune où ne conviennent pas Socrate et cet âne. Comme Abélard avant lui, Ockham évite d'hypostasier la ressemblance. Ce n'est pas par une tierce réalité subsistant à part d'eux que Socrate et Platon conviennent. Une relation n'est jamais une essence située en dehors des termes relatifs. Il suffit, pour expliquer l'universel, que Socrate et Platon conviennent en tant qu'ils sont ce qu'ils sont : « sufficit quod seipsis conveniunt » (p. 102).

En d'autres termes encore :

« L'objection principale d'Ockham (contre le réalisme et un certain "conceptualisme") est que l'universel n'est pas dans la chose ni à titre réel ni au titre d'une opération de l'esprit qui l'y mettrait, pas plus que ce mot "homme" qui désigne une qualité réelle ne se trouve dans Socrate.

Le rejet de l'explication de l'universel par une distinction que la raison opérerait entre l'universel et le singulier alors qu'ils sont identiques dans les choses, signifie qu'il ne faut pas mélanger le mental et le réel.

Ou bien l'universel et le singulier sont des notions fabriquées par l'intellect à l'occasion de la réalité et alors la distinction de raison qu'on effectue entre eux ne peut pas atteindre ni concerner la réalité. Elle ne peut pas introduire une distinction là où il n'y en a pas. Pourquoi dire qu'il y a distinction dans la réalité puisque la distinction est le fait de raisons qui ne sont pas la réalité ? » (pp. 104-105).

On voit sans doute ce qu'un « réaliste modéré » pourrait répondre ici. *Distinction* dans la réalité ne dit pas *séparation* entre des réalités singulières. Une distinction, pour être réelle, demande seulement d'être *fondée* dans la réalité. Or, indépendamment de la raison, Pierre et Paul « conviennent réellement » entre eux dans le *fait* qu'ils sont hommes ; c'est-à-dire qu'ils « partagent » la même nature qu'ils ne *réalisent* pas *seul*, l'un ou l'autre. Cela ne suggère cependant pas ou ne postule *aucunement* qu'existerait une « nature commune » indifférente à Pierre ou Paul, ou à la singularité et à l'universalité (une espèce de troisième homme !). Cependant, que l'on puisse attribuer la même nature *abstraite* à Pierre ou à Paul suppose un *fondement* dans la réalité,

dans l'être, car l'opération d'abstraction elle-même *doit* avoir un fondement *réel*, ontologique.

C'est cela, au fond, que nie un Ockham et que traduit comme suit M. Largeault :

« Convenir à plusieurs n'est pas se rencontrer réellement dans plusieurs. Si l'universalité des concepts n'est fondée que pour autant qu'elle est affirmée exister *déjà* dans les objets, alors évidemment le nominalisme n'assigne pas de fondement à l'universalité des concepts. Ceux-ci sont l'expression abrégative d'une somme d'expériences concrètes ou signifient pour des choses concrètes. « Quelle est la valeur de l'universel ? C'est au moins de signifier, dans la proposition, les individus réels : minimum sur lequel tous les scolastiques sont d'accord. Mais n'est-ce que cela ? Que serait-ce ? répond Ockham ». Il estime en effet que le langage — scientifique ou non — n'en demande pas plus : à la condition que les concepts se rapportent aux individus en « supposant pour eux » nos sciences seront objectives : « Ad realitatem scientiæ non requiritur quod extrema propositionis sint realia, sufficit quod supponant pro realibus » (p. 35).

Ce qui précède doit suffire pour éclairer la position dite réaliste dans le problème des universaux et pour subdiviser les cas où l'on parle de réalisme *soit* pour opposer réalisme modéré et absolu, *soit* pour opposer réalisme et *idéisme* (dans le sens moderne du mot).

2° *Conceptualisme*

Ce terme est très équivoque, lui aussi, car il désigne des doctrines différentes selon l'emploi qu'on en fait.

M. Largeault, dans une note, dit que, dans certains cas, il se range simplement à l'usage traditionnel, qui appelle un tel : conceptualiste, et un autre : nominaliste. En fait, ajoute-t-il, les questions de « terminologie ne nous intéressent pas » et dans le cas d'Ockham ou de Berkeley, par exemple, « il n'y a pas de raison de parler de nominalisme plutôt que de conceptualisme » (p. 193, note 62)...

En traitant explicitement et très brièvement du conceptualisme, il déclare cependant ce qui suit :

« Il est spécifique du *conceptualisme* d'affirmer que la même chose peut être individuelle ou universelle selon le point de vue : l'universel ne se distingue de l'individuel que sous le regard de l'esprit. Bref le conceptualisme consiste à admettre simultanément qu'il n'existe que des individus et que l'individualité des choses n'exclut pas une certaine universalité. Dans la pratique c'est un réalisme latent. (Le mot a été créé *au XIX^e siècle* avec un *autre* sens (V. Littré)) » (p. 36).

Pour donner un exemple d'emploi du mot conceptualisme par M. L., citons le nom de Boèce dont il rapporte la pensée comme suit :

« Boèce indiquait une solution conceptualiste (au problème des universaux) : il n'existe que des individus ; genres et espèces sont des ressemblances entre les individus détachées de leurs supports sensibles. La *même* chose peut être dite, selon que la pensée l'envisage sur le mode perceptif ou sur le mode intellectif, tantôt réalité, tantôt concept : « Eadem res individuum et species et genus est » ; « alio modo universalis est substantia eadem cum cogitatur alio singularis cum sentitur ».

En résumé genres et espèces sont des individus (singulaires) quand ils sont perçus dans les choses où ils résident ; des universaux quand ils sont pensés » (p. 71).

Notons ici en passant que l'on qualifie souvent de conceptualisme la doctrine d'Abélard (cf. p. 87, note 21) que M. Largeault qualifie, lui, de « nominalisme » ; de même pour celle de Ockham qu'il qualifie également de nominalisme (on a d'ailleurs vu sa remarque à ce sujet). M. Largeault écrit en effet ce qui suit :

« Ph. Böhner qualifie la théorie ockhamienne de la connaissance de conceptualisme réaliste. Quoique nous étant rangés à l'ancien usage, cette adhésion à la terminologie reçue n'implique nullement méconnaissance du bien-fondé de la caractérisation de Böhner dont voici quelques-uns des arguments sur lesquels elle s'appuie. Conceptualisme d'abord : les concepts ne sont pas des choses extra-animam ; l'universel n'est réalisé d'aucune façon dans les objets ; il n'est ni une nature commune, ni une espèce intelligible oscillant entre l'existence dans l'individu par le fait de l'intelligence humaine qui l'y actualise et l'existence en puissance. Ceci, exclu à la fois le réalisme et le *conceptualisme* au sens de notre § 1, page 36, laisse la porte ouverte à un certain conceptualisme au sens suivant : à partir de la connaissance intuitive des individus, causée directement par eux, des concepts se forment dans l'esprit naturellement, causés directement par l'objet ou indirectement par la connaissance intuitive » (p. 95).

Pour terminer il est bon de citer un texte ultime qui peut mettre en garde le lecteur et qui se trouve caché dans une note importante de M. Largeault, à propos de réflexions fort éclairantes sur l'intuitionisme et le nominalisme en mathématique actuelle :

« Pour les auteurs de travaux récents sur ces sujets (par ex. Stegmüller, Küng), la problématique conceptualiste est désuète parce que centrée sur la question de savoir où sont les universaux, alors que l'objet du débat contemporain est de déterminer si on peut ou non se passer d'entités abstraites. Sur ce point il ne peut rester que deux camps en présence, nominalistes et réalistes.

Le conceptualisme aurait pour contenu scientifique l'idée de constructivité à laquelle on n'a trouvé d'expression précise que depuis la crise des fondements. Si on définit le conceptualisme par la thèse que les idées générales sont des opérations de l'esprit ou que lorsque nous comprenons des mots nous avons en nous d'autres idées que celles des mots eux-mêmes, on risque fort de ne pouvoir le distinguer du nominalisme. Si on dit que le conceptualisme est la thèse qu'il existe quelque chose de mental qui détermine le discours, alors Ockham est explicitement conceptualiste (ce sont les termes mentaux qui soutiennent la représentativité des signes). (V. partie 3, § 3). Mais *conceptualisme* est devenu synonyme de *psychologisme* » (p. 337, note 103).

La conclusion de ces quelques remarques sur le terme « conceptualisme » est évidente : il faut voir avec chaque auteur ce qu'il met sous les mots et le contexte où il les emploie !

3° *Pseudo-nominalisme*

On a vu qu'un Roscelin identifie conceptions de l'esprit et mots. Ce n'est pas là du nominalisme au sens de M. Largeault (pp. 36-37). Par ailleurs, un Hobbes, un

Condillac, un Hume « affirment que les concepts généraux sont simplement des mots ». Mais il ne faut pas croire qu'alors ils diminuent la *portée objective* de ces concepts, car il n'est jamais entré dans leur intention, précise M. Largeault, de « nier tout rapport entre signe et réalité » (p. 37). Il ajoute d'ailleurs : « pour nous, une connaissance *objective* est simplement celle qui *représente* le plus exactement possible le monde *réel*, ou qui est *formellement correct* » (p. 36, note 79). Il faudra toujours nous en souvenir, si nous voulons apprécier exactement ce que M. Largeault entend par nominalisme *véritable*, puisqu'il entend que celui-ci sauve l'objectivité de la connaissance dans le sens qu'on vient de lire.

Par contre, il existe des auteurs qui « identifient signe et dénotation, parce qu'ils ignorent ou nient la relation de dénotation et traitent le langage comme un objet matériel ». Ceux-là sont, à tort, appelés nominalistes : ce sont des *pseudo-nominalistes* (p. 37). M. Largeault détermine la différence entre ces deux positions comme suit :

1. Pour le « nominalisme véritable » le critère de la recevabilité d'un terme abstrait consiste « dans la possibilité de l'actualiser par une série d'expériences qui nous replacent en présence des choses singulières ». C'est donc prôner le « réductionnisme » des termes abstraits (p. 43).

2. Des nominalistes « à tendance intuitionniste » posent, eux, que l'existence d'une réalité abstraite ne sera « rien d'autre que l'existence du concept de cette entité, comme acte de l'esprit » (p. 43).

3. En d'autres termes : pour ce type de nominalisme, « un objet n'existe pas si on ne peut le construire mentalement » (p. 43, note 91).

4. Ceci posé, il est clair que si l'on ne conserve que des signes — des signifiants — et si, par ailleurs, on ne se soucie pas de donner un sens quelconque au langage, les problèmes d'*existence* dans la *réalité* ou dans l'*esprit* ne se posent même plus (p. 43) !

5. C'est ce à quoi arrivent ceux qui adoptent la position appelée « pseudo-nominalisme » par M. Largeault : « Le pseudo-nominalisme, en effet, écarte le sujet pensant utilisateur des signes et les signifiés possibles des signes ». Il semble alors que « le rêve est de se passer complètement des choses et des hommes », et c'est, ajoute M. L., « la thèse, plus ou moins explicite, de l'autonomie du langage » (p. 43).

6. À l'opposé d'une telle prise de position, le « nominalisme véritable commence par reconnaître l'altérité des choses par rapport aux mots, condition nécessaire pour qu'existe entre les uns et les autres une relation de désignation » (p. 43). Pour faire bref : « en général, le mot n'est pas la chose signifiée, le langage n'est pas l'objet sur lequel il est langage » ; ou, comme disaient les médiévaux : les mots sont mis « non pro se sed pro re » (p. 43).

7. Si donc il est « légitime d'entreprendre la description du langage abstraction faite de la fonction signifiante qui l'anime » — « car c'est un point de vue possible parmi d'autres et toute science positive néglige un des aspects de la réalité qu'elle étudie » —, il est, « par contre, arbitraire de présenter le langage, ainsi dépouillé de sa fonction signifiante, comme une réalité en soi, car c'est ériger en absolu l'objet d'un point de vue partiel » (p. 44).

8. En résumé : « le pseudo-nominalisme est tout l'opposé du vrai nominalisme parce que cette conception du langage est anti-humaniste ».

9. Mais il y a plus, et l'on peut se demander, pense M. Largeault, comment il est

possible dans les vues pseudo-nominalistes, de « conserver à la notion de vérité ne fût-ce qu'une ombre de sens »? — si du moins la notion de vérité est prise dans l'acception traditionnelle, qui va d'Aristote à Tarski: « adæquatio rei et intellectus » (p. 45).

10. M. Largeault cite, en note, une proposition de Roland Barthes, ici bien éclairante: « Le langage n'est ni un instrument, ni un véhicule, c'est une *structure* dont le but est de neutraliser le vrai et le faux » (p. 45, note 97).

Nous avons souligné le mot de *structure*: il est comme la plaque signalisatrice de la problématique devant laquelle on se trouvera souvent avec des pseudo-nominalistes (voir la note 99, p. 46). On ne peut en dire plus ici. Ajoutons simplement un texte de M. L. qui corrobore ce qu'on vient d'avancer.

Après avoir donné comme exemple de pseudo-nominalisme les sophistes grecs, il ajoute:

« Le pseudo-nominalisme a des représentants beaucoup plus proches de nous dans le temps. Sous des dehors d'incohérence agressive, les sophistes grecs avaient une métaphysique. Cette particularité qui les distingue mise à part, on pourrait dire qu'il y a des sophistes dans toutes les disciplines scientifiques. Leur importance provient non pas du traitement qu'ils donnent des problèmes sur lesquels ils ont mis le doigt (et qui justement est irrecevable) mais de l'idée qu'ils ont eue de les poser » (p. 44, note 93).

Enfin, un dernier texte: « De cette rencontre de la doctrine linguistique des sophistes avec certains thèmes idéologiques contemporains, nous ne concluons rien. Nous observons que des opinions qui étaient dédaignées jusqu'à hier passent pour des vérités ingénieuses lorsqu'on les rédige en jargon prétentieux. L'ignorance de l'histoire rend difficile à reconnaître du vieux sous un vocabulaire neuf » (p. 47, note 100)! Nous laissons ici à M. Largeault la responsabilité de son jugement...

4° Formalisme

Quels que soient les rapports entre le nominalisme et le formalisme — avec lequel il lui arrive de se recouper par endroits (tout comme le nominalisme avec un certain idéalisme, on le verra) — il ne faut pas les identifier.

Comme le dit M. Largeault: « Le formalisme comporte lui aussi des variantes. Dans l'une d'elles le problème de la justification des règles mécaniques ne se pose pas. Ce genre de formalisme s'apparente plutôt au positivisme qu'au nominalisme » (pp. 3-4, note 4). Par ailleurs, un Frege qui, pour la première fois, formule en logique des règles mécaniques, n'était pas nominaliste (p. 3, note 3)!

Peut-être le lecteur trouvera-t-il éclairante la remarque suivante:

« Il faut mentionner le formalisme en mathématiques, qu'on regarde souvent comme l'expression achevée du nominalisme parce qu'il a pleinement exploité, sur le plan théorique et pratique, la possibilité de remplacer le raisonnement sur des objets abstraits par des manipulations mécaniques de symboles concrets: en fait le formalisme serait négativement nominaliste dans la mesure où il permet de faire l'économie de postulats ontologiques » (p. 3).

Notons aussi que, dans un sens vague et non technique, les mots formel et formalisme (dont le sens technique et propre s'élabore en logique-mathématique, dans

la science des *systèmes formels logico-mathématiques*) signifient simplement : « le fait que les théories scientifiques ne cherchent pas en général à décrire les objets tels qu'ils sont en soi, mais définissent plutôt les formes de leurs relations » (p. 10, note 6).

M. Largeault traite explicitement des rapports entre formalisme et nominalisme dans une importante section de son ouvrage (pp. 317-327). Cette dernière se replace dans une partie plus vaste : « Le nominalisme et les tendances actuelles de la philosophie de la logique et des mathématiques » (pp. 306-347). Nous ne pouvons ici qu'en extraire quelques points capables d'éclairer les rapports formalisme-nominalisme et leur distinction.

1. « La découverte formaliste (le remplacement de l'abstrait par du formel) n'a pas été effectuée à propos du problème des universaux. Elle s'est présentée comme un remède aux paradoxes.

2. Étant admis que ceux-ci condamnent l'ontologie platonicienne, on supprime toute ontologie (on évacue les dénnotations possibles des signes logiques et mathématiques), et on se ramène à des manipulations de signes effectuées selon des prescriptions explicites et complètes.

3. Les systèmes que l'on construit reproduisent les propriétés des raisonnements sur les entités abstraites (nombres, fonctions, structures) et par là les rendent inutiles.

4. On pousse cette idée de remplacer le raisonnement par l'application des règles mécaniques jusqu'à ses dernières conséquences : les questions de signification, d'adéquation, etc., deviennent des questions combinatoires relatives aux règles mécaniques.

5. Cette *réduction* vaut au formalisme de passer pour l'héritier présomptif du nominalisme traditionnel. Cependant l'intuitionnisme peut aussi s'en dire le continuateur ; certaines tendances constructivistes également.

6. Enfin il y a des logiciens qui se disent nominalistes (Quine, Goodman, Henkin, R. M. Martin, Tarski) et qui ne se confondent pas avec les formalistes puisqu'ils maintiennent aux théories logiques et mathématiques une ontologie, mais veulent qu'elle ne contienne que des individus (= que les variables à import existentiel que comporte le langage soient interprétables par des objets concrets).

7. On retrouverait ici les deux tendances qui s'affrontent dans l'épistémologie des sciences naturelles : d'une part un empirisme pur qui affirme que les formules et les propositions scientifiques n'ont de sens qu'expérimental, et d'autre part un formalisme pur obtenu par évacuation de l'objet du langage théorique » (pp. 317-319).

Dans la suite de son analyse, M. Largeault fait remarquer que la doctrine qui, en mathématique, « identifie » les objets mathématiques à des signes concrets, « soulève des difficultés » (p. 320). Mais nous ne nous attarderons pas sur cet aspect des positions en présence. Nous nous demanderons plutôt avec M. Largeault « dans quelle mesure la conception hilbertienne du formalisme peut se rattacher au nominalisme » (p. 326).

Après de longs exposés, M. Largeault finit par citer l'avis de Kreisel. Le voici :

« Hilbert n'était pas un fanatique du formalisme grossier (« crude formalism »), c'est-à-dire de la « doctrine » de ceux qui se satisfont de posséder une technique prouvée ou jugée sûre (la formalisation) et qui, ou bien ne se posent pas de problèmes au-delà, ou bien estiment que cette technique fournit une réponse à tout. (Ils refusent

en même temps toute réalité aux notions intuitives (abstraites) parce qu'imprécises (ou vagues) » (p. 328).

Hilbert ne serait donc pas à ranger parmi ceux qui en mathématiques « professent que l'essentiel des mathématiques consiste en manipulations mécaniques et affirment l'impossibilité d'une explication théorique de l'expérience mathématique » (p. 328).

En bref, dans le cas de ces scientifiques, « la formalisation apparaît entre leurs mains comme une technique qui n'implique aucune thèse particulière sur les entités abstraites : d'après N. Bourbaki, c'est un point sur lequel les opinions sont libres. On pourrait considérer que Carnap a rédigé la philosophie de cette indifférence théorique à l'ontologie : ces problèmes sur lesquels nominalistes et réalistes s'affrontent sont des questions externes. Cette idée est adoptée aussi par H. Curry et admise par Bernays qui refuse seulement l'équivalence posée par Carnap entre question externe et pseudo-question » (p. 329).

La position de Carnap, en conséquence, n'est pas nominaliste, pense M. Largeault, « puisqu'il nie la consistance scientifique du sujet débattu entre nominalistes et réalistes » (p. 329). Par ailleurs, « la faiblesse de sa position tient à ce qu'elle laisse subsister une difficulté fondamentale : n'est-il pas plus rigoureux d'estimer, comme le font les nominalistes, qu'on se lie à une ontologie, dès qu'on emploie certaines expressions ? » (p. 329).

Bien que « Carnap rejette le nominalisme comme trop engagé philosophiquement », certains seraient portés à conclure qu'il est un « nominaliste qui s'ignore » (pp. 334-335). M. Largeault, lui, ne le pense pas, car, « plutôt que nominaliste, la thèse de Carnap est positive », puisqu'elle énonce « que les questions qui ne sont pas traitées dans le corps des théories des sciences qui sont épiscientifiques ou non formalisées, sont des pseudo-questions » (p. 324).

Ce qui précède doit permettre déjà une appréciation négative du nominalisme : nous voulons dire : ce qu'il n'est pas aux yeux de M. Largeault. Déjà certains éléments positifs se sont cependant manifestés en contre-point. Il est temps de les reprendre en thèses positives. Le travail accompli nous permettra d'être plus schématique, les dangers de confusion étant déjà écartés.

B. QU'EST-CE QUE LE NOMINALISME ?

M. Largeault, dans une première approche, fait saillir un élément capital du nominalisme. Le voici :

Aux yeux des nominalistes « les théories, les modèles, les entités scientifiques » sont des « constructions scientifiques ». Or, « il faut que ces constructions s'accordent avec une certaine nature des choses, sans quoi elles ne seraient pas à même de rendre les services qu'on en attend. Mais elles n'ont pour cela nul besoin d'atteindre de prétendues « essences ». Nos théories et leurs éléments les plus fins, les concepts, ne sont ni les choses, ni des choses autres, mais des signes qui imitent ou représentent les choses. La pensée n'est pas l'être. À l'identité immanente du concept à l'être, le nominalisme substitue la représentativité. Le rôle de découvrir la vérité sur les choses appartiendra en premier lieu à l'expérience. C'est de cette manière que le nominalisme a partie liée avec l'empirisme » (pp. 1-2).

Cependant, là par où le nominalisme se distingue d'un certain positivisme, c'est qu'il ne considère pas les « constructions » scientifiques comme de *purs instruments utiles et commodes dépourvus de signification concrète* » (p. 2, italique par nous). En effet, ici, « idéalisme et nominalisme se rejoignent dans l'affirmation qu'une théorie est une schématisation, une simplification du réel » (p. 2).

À cet égard, il est bon de noter qu'on parle de toutes sortes de « nominalisme », par rapport à l'appréciation des théories et modèles scientifiques dans leur relation éventuelle à la « réalité » :

1. Il y a le *nominalisme « idéaliste » a prioriste* : les théories sont des « cadres pour la pensée... le remplissement par des faits importe peu » (p. 3).

2. Il existe « un nominalisme ultra-empiriste de ceux qui veulent s'en tenir à l'observation (les partisans des « théories sans faits » et ceux des « faits sans théories ») » (p. 3).

Il y a aussi un *nominalisme « réaliste »*. Il est le propre de ceux qui « affirment que les hypothèses n'ont pas à être conformes aux faits (on teste seulement la consistance de l'ensemble des conséquences des hypothèses et des énoncés d'observation) » (p. 3).

Ces trois « nominalismes » se rapportent aux « nominalismes » des sciences d'observation. Par rapport aux mathématiques, il existe d'autres types de « nominalismes » :

Il y a toute une série de « nominalismes » en philosophie des mathématiques et de la logique. Ils développent, de façons d'ailleurs diverses, les aspects du « nominalisme traditionnel », tels les héritiers de l'« intuitivisme nominaliste ». Il y a, par ailleurs, Quine et Goodman qui « représentent différemment la tendance nominaliste à ne trouver de sens qu'à ce qui est concret (il n'existe pas d'entités abstraites) » (p. 3).

À côté de ces tendances en mathématiques, il faut mettre à part la tendance *formaliste* qui n'est, à aucun égard, nominaliste. On en a parlé plus haut (p. 3).

Dans cette variété de « nominalismes » propre au champ des sciences d'observation ou des sciences pures, il est clair que tous ne concordent pas parfaitement avec le nominalisme *caractérisé par M. Largeault, en fonction de la pensée ockhamienne*. Pour mieux voir ce qu'est donc le « véritable nominalisme » à ses yeux, il faut préciser les thèses d'un tel nominalisme, *en lui-même*, et dans ses prolongements modernes ou contemporains. D'où ce qui suit.

Nous pensons qu'une des choses à souligner particulièrement — parce que M. Largeault le fait lui-même —, c'est la thèse nominaliste de la « représentativité » du concept, dont nous parlait le premier texte cité dans notre analyse « positive » du nominalisme. Reportons-nous une fois de plus à ce texte :

« Les nominalistes admettent que les concepts représentent. Représentent quoi ? Ni espèces, ni genres, ni classes, ni relations n'existent comme telles *in re*. La dénotation assignée par les réalistes aux termes abstraits étant supprimée, les nominalistes doivent la remplacer par une autre sous peine de devoir reconnaître qu'ils parlent pour ne rien dire (la plupart des mots dont on se sert, en science ou ailleurs, sont des mots abstraits). Ils essaient donc de légitimer l'emploi des termes abstraits en montrant qu'ils ne sont pas indispensables (fictions), ou bien en leur construisant une dénotation qui ne soit pas une entité abstraite. Ainsi un auteur nominaliste doit-il

redéfinir tous ses instruments linguistiques, si bien que tout ce qu'il touche se trouve marqué à l'empreinte de sa théorie de la connaissance » (pp. 4-5).

Une telle théorie de la connaissance est elle-même dominée par une ontologie : « une ontologie qui ne comporte que des individus » (p. 5, note 7). Il est évident qu'une telle ontologie est anti-« réaliste », et opposée à l'existence de toute essence ! Or, c'est dans de telles perspectives que les nominalistes développent quelques thèses importantes et significatives que voici :

1. « Du nominalisme ockhamien sort l'idée qu'il n'y a pas d'autres sources de connaissance que la logique et l'expérience. C'est ce qu'affirment les nominalistes de l'époque suivante, ceux que nous appelons les classiques.

2. Dans les temps modernes les nominalistes croient que l'expérience et la déduction s'accordent spontanément, que les théories scientifiques joignent naturellement rigueur et fidélité au réel. Sans développer les techniques logiques, les empiristes du XVIII^e siècle cherchent à *réduire* les notions théoriques à des notions d'observation.

3. Considérer les concepts comme des signes des choses concrètes a préparé à les traiter comme des signes supports de manipulations définies par des règles formelles. De nos jours l'axiomatisation, en distinguant la création intellectuelle des notions de leur vérification, a conduit à l'étude systématique de la composante syntaxique des sciences.

4. Dans ce contexte, le nominalisme s'exprime dans les recherches entreprises pour clarifier et classer les moyens de démonstration ou de vérification formelle ou intuitive : déterminer exactement quelles hypothèses et quels objets sont nécessaires pour l'obtention de tels ou tels résultats (finitisme, intuitionnisme, constructivisme) » (pp. 5-6).

Dans la suite de son analyse du nominalisme, M. Largeault ne nie aucunement — au contraire — la « variété » des nominalismes, mais ce qui est commun à tous, pour qu'ils soient des nominalismes, *au sens vrai*, c'est une « doctrine représentative » du concept ; or, une telle doctrine « exclut la croyance réaliste que des choses métaphysiques se cachent derrière les mots » (p. 16).

Il est donc clair que cette théorie *représentationniste* du concept, si elle implique la négation des essences métaphysiques universelles, est loin de nier que le réel singulier existe, *puisqu'elle le postule !* Et ce qui fait sans doute éclater le mieux la différence entre réalisme et nominalisme, c'est là distinction qui s'y opère entre les *mots* et les *choses*. Ce que met en lumière cette réflexion de M. Largeault : « Le nominalisme est peut-être né de la découverte du non-parallélisme entre le domaine des mots et des choses » (p. 17, note 24). Par ailleurs, ce qui l'oppose, on l'a vu, au *formalisme*, c'est le refus d'identifier mots et réalité, par évacuation ou résorption du particulier empirique et concret dans le jeu abstrait et comme *en soi* des structures du langage. *Par le concept on peut et doit rejoindre une réalité.*

La valeur de la théorie représentationniste du concept peut être mise en lumière en fonction des théories mathématiques modernes et contemporaines ; ce qui souligne une fois de plus sa distinction d'avec le formalisme :

« Les nominalistes tiennent que le calcul sur des éléments idéaux (fictions) peut rejoindre le réel ; mais cette harmonie n'implique aucun phénomène mystérieux de

réinvention de la réalité qui se déroulerait dans les concepts. Pour les nominalistes le calcul rationnel ne retrouve pas une intelligibilité enfouie qu'il expliciterait; il est simplement la traduction des états de choses empiriques » (p. 16, note 22).

Pour éclairer encore ce qui précède, il n'est pas inutile de reprendre une formule déjà citée :

« En fait, on est nominaliste parce qu'on explique les choses comme étant des choses et les signes comme étant des signes... On ne devrait pas dire que le nominalisme est un réalisme de la chose et un nominalisme du signe; ce serait plutôt un réalisme de la chose et un idéalisme du signe » (p. 18).

Comme le dit encore M. Largeault : « Ce que les nominalistes n'autorisent pas, c'est qu'on délaisse l'étude des faits pour se consacrer à l'élaboration et à la discussion de schémas abstraits. Qu'on sacrifie la sémantique de la théorie au profit de l'unique souci de correction syntaxique ou d'élégance déductive. Qu'on détourne un instrument d'analyse de sa fin naturelle, la compréhension des choses, pour en faire un objet de raffinement esthétique » (p. 25).

Les textes précédents sur la théorie de la représentativité du concept viennent ainsi corroborer la thèse capitale et corrélatrice du nominalisme touchant le réel, son option ontologique fondamentale : « le réel c'est le singulier » (p. 32).

Nous ne reviendrons pas ici sur la théorie de la connaissance nominaliste dans son opposition aux autres thèses concurrentes (relatives par exemple à la connaissance du singulier, etc.) On y a fait déjà trop longuement allusion plus haut. Nous achèverons plutôt l'exposé de certains éléments de l'analyse du nominalisme contemporain par le résumé de quelques points capitaux développés par M. Largeault dans la dernière partie de son ouvrage. Celle-ci, on l'a vu, porte le titre suivant : « Nominalisme et technique logique à l'époque contemporaine ». Le premier sous-titre indique : « Le nominalisme et la philosophie des sciences »; enfin cette section comporte des pages consacrées à « nominalisme et science contemporaine » (pp. 294-305). En voici l'essentiel à nos yeux :

1. Aujourd'hui le nominalisme se meut au contact « de problèmes qui ne sont plus spéculatifs mais *pratiques* » (p. 294, *souligné* par nous).

2. « Dans le passé, le problème des universaux a eu des implications théologiques, morales, politiques, mais il n'a guère concerné la construction d'une discipline scientifique que sur des points de détail qui paraissent aujourd'hui secondaires » (p. 294).

3. Au contraire, le nominalisme, en général, « possède, de nos jours, un *programme* assez précis » (p. 294, *italique* par nous).

4. Or, la chose tient au fait, qu'aujourd'hui, « on sait distinguer nettement, dans l'explication scientifique, trois étages, ou si l'on veut, trois secteurs » (p. 295).

5. Ces secteurs sont les suivants : « 1 : la *théorie* ou, si l'on veut, le *langage*; 2 : les modèles; 3 : les phénomènes à décrire ou à expliquer (monde réel ou phénoménal) » (p. 295).

6. « Dans les sciences d'observation, le problème des universaux se pose à propos des secteurs 1 et 2 et de leur liaison avec le secteur 3.

7. Plus exactement : c'est là « le point d'incidence de l'alternative réalisme/nomi-

nalisme : quelle est la représentativité des modèles ? Quel est le statut des entités théoriques ? » (p. 295).

8. À l'époque moderne, une autre question venait déjà se poser. Elle se repose aujourd'hui : « les phénomènes à expliquer (secteur 3) sont-ils le monde réel ou l'expérience que nous en avons ? » (p. 295).

9. Or, selon qu'on répond affirmativement ou négativement, on se range « parmi les réalistes ou parmi les idéalistes » (p. 295).

10. On pourrait certes dire que ce débat doit être, en principe, « étranger au nominalisme », puisqu'on a vu assez que la théorie *représentationniste du concept* mettrait, à cet égard, le nominalisme parmi les « réalistes » (le monde existe réellement et est connaissable). D'ailleurs, l'expérience est par lui érigée en juge ! Alors ?

11. Ce qui vient ici tout compliquer, c'est — on l'a souligné plusieurs fois déjà — que le nominalisme « absorbe ou développe », comme dit M. L., « des thèmes idéalistes provenant de l'épistémologie » (p. 296).

12. On a déjà signalé différents nominalismes, et M. L. en énumère à nouveau ici dans le présent exposé, groupés cette fois selon la terminologie de E. Nagel : « conception descriptive », « conception instrumentale » et « conception réaliste » des théories. Ajoutons que, dans le cas de la conception « instrumentaliste » on pourrait parler d'« apriorisme » (p. 296).

13. En fait, la réalité physique s'est « dissoute » d'elle-même, « sans l'aide d'aucune idéologie », dit M. L., et c'est « un fait indépendant des jugements philosophiques que les théories expriment des relations entre des propriétés qui ne sont plus celles d'objets extérieurs aux formalismes » (p. 296).

14. Dans de telles perspectives, « il devient difficile d'indiquer dans quel sens *précis* une théorie doit être dite *sémantiquement vraie* » (p. 296, *souligné* par nous).

15. C'est la raison pour laquelle « certains soutiennent... que l'expérience de pensée vaut l'expérience réelle », et même que « si une théorie va contre les faits, c'est tant pis pour les faits... » (p. 296).

16. Par contre, « un autre courant nominaliste, représenté précisément par l'« apostériorisme », soutient que « les théories scientifiques sont des ensembles de propositions vérifiables ou réfutables » ; et c'est alors la conception « réaliste » de Nagel citée plus haut » (p. 296).

17. Pour arriver à faire des « entités » ou des « propositions scientifiques » *quelque chose de nominal* on peut instituer une critique du *langage*, en « déréalisant les essences ». En ce sens, chez les nominalistes classiques, « nominal » signifie : « *représentatif* de quelque chose », sans appel aux essences (p. 296).

18. Par contre, on peut parler de *nominal* en fonction d'une « critique de l'expérience ». Cette critique en arrive alors à « ôter toute *représentativité objective* au langage » (p. 297). Et c'est là chose capitale, qui change profondément le sens de ce qu'on appelle encore nominalisme !

19. Dans une telle conjoncture, il n'apparaît pas certain « que l'intuition et la démonstration fassent accéder à la *même* réalité », ni, non plus, « qu'elles nous fassent connaître autre chose qu'une réalité mentalisée » ; c'est-à-dire : « une *construction* » ; laquelle construction peut être « intellectuelle », dans le cas de l'*instrumentalisme*

évoqué plus haut ; au contraire, une construction dont les éléments de base sont la *sensation*, dans le cas du *phénoménisme* (p. 297).

20. De la critique de l'expérience elle-même « résulte que vérité et fausseté ne peuvent plus caractériser les théories », dans les cas où l'on n'accepte pas l'idée d'une connaissance intellectuelle plus vraie que la connaissance sensible ; ce qui ne semblerait possible, que par retour au platonisme !

21. Il faut donc que l'expérience, « bien que privée d'objectivité, reste un absolu ». Seulement, ce n'est pas un absolu plus sûr ni plus réel que la théorie qu'on construit. (p. 297) !

22. La conséquence de tout cela est que l'on juge facilement « inutile de comparer l'une à l'autre » *théorie et expérience... !*

23. Autre conséquence logique, que ne manquent pas de tirer certains épistémologues ou scientifiques : il faut choisir les « modèles *nominiaux* » de préférence aux « modèles *réels* », puisque la structure du réel n'apparaît pas directement dans l'expérience... !

24. En bref, donc, des nominalismes énumérés ici par Nagel, *seul l'apostériorisme* (ou « réalisme » de Nagel) « s'en tient à l'ancienne doctrine disant que l'expérience assure un contact réel avec l'objet ». La théorie docthamiste de la *représentativité* du concept est, alors, encore sauve et, comme dit M. L., « la vérité d'un modèle se détermine par la confrontation entre les conclusions déduites de son analyse (les prédictions) et les faits. Les hypothèses restent *justifiées* ou *réfutées* par l'expérience. Le modèle le meilleur sera donc celui dont les prédictions « se sont révélées *a posteriori* les plus conformes aux faits » (p. 303).

25. Le problème des « entités » dans les « sciences pures » se pose évidemment de toute autre manière que dans les sciences d'observation dont il a été question jusqu'ici.

26. Le schéma adoptable alors entre les trois secteurs ou niveaux de la science devient : 1 : la théorie formelle ; 2 : les modèles de la théorie ; 3 : l'univers physique ou univers phénomal (p. 303).

27. En droit, ne *devraient* intervenir ici que les secteurs 1 et 2, *puisque'on* est en face de théories formelles, *détachées, par principe, de l'univers phénomal ou physique* (p. 303) !

28. L'axiomatisation et la formalisation permettent de détacher la théorie de ses interprétations, ou si l'on veut, une « partie *linguistique* » et une « partie *ontologique* ». Or, de là, « résulte la possibilité *de principe* d'attitudes philosophiques variées » (p. 304).

29. En effet, selon qu'on met l'accent sur le « côté linguistique » des sciences pures, en soulignant l'importance de la syntaxe et de l'aspect construction mentale, on va dans le sens de l'*idéalisme*, tandis que, en soulignant leur côté ontologique, on va dans le sens d'un certain *réalisme* (p. 304).

30. Le formalisme en mathématique se situe donc du côté idéaliste, et il dégage des éléments intrinsèques au jeu de signes *pris comme tel* ; et faisant cela, il *refuse de s'engager dans des problèmes d'ontologie* (p. 304).

31. Dans de telles perspectives il ne se croit nullement « obligé de supposer des êtres mathématiques. C'est donc la négation du réalisme » (p. 304).

32. On comprend, dès lors, que M. L. puisse dire : « dans les sciences pures, le

formalisme est l'expression du *positivisme* : la seule chose qui existe c'est l'univers des signes ». En effet, le répondant positiviste, en mathématique, du positivisme des faits propre à l'*opérationnalisme*, c'est « l'opérationnel » *mathématique* et il est *formel*, évidemment (p. 305) ! Si bien qu'il n'est « nullement aberrant, conclut M. L., de soutenir que le formalisme est, dans les sciences pures, l'incarnation de l'esprit positiviste » (p. 305).

33. Par contre, on peut dire qu'« il arrive au nominalisme de faire droit à l'idéalisme, puisqu'il préfère laisser le langage sans réalisations plutôt que de tolérer des réalisations comportant une ontologie abstraite » ! Ce qui permet d'affirmer, en conclusion, « que l'horreur des universaux lui est plus fondamental que l'empirisme » (p. 305) !

34. En d'autres termes, « le nominalisme trouve dans l'idéalisme une doctrine qui élucide les constructions théoriques comme des fictions subjectives : il peut être poussé vers elle par l'horreur des entités abstraites, *qui est alors le seul lien entre le nominalisme d'autrefois et celui d'aujourd'hui* » pp. 306-307, note 31, *souligné* par nous).

35. Par ailleurs, il arrive aussi que des nominalistes, dans les sciences pures, veulent trouver et construire des « théories ontologiques » (secteur 2) qui soient calquées sur la réalité ou sur l'expérience que nous en avons — sur l'univers physique ou phénoménal (secteur 3) » (p. 306).

36. Pour des logiciens de ce type, tant que leurs efforts n'auront pas abouti l'ensemble de la théorie mathématique et logique demeurera au « *pur état de formalisme* » (secteur 1) (p. 306).

37. À leurs yeux, « il subsistera alors une lacune entre les sciences pures et le monde réel, rendant difficile d'expliquer comment le symbolisme des premières peut trouver une application dans la connaissance de l'univers physique ou phénoménal » (p. 306).

En conclusion, M. L. peut donc écrire :

« Comme nous l'avons dit le nominalisme tente de réduire les expressions qui pour un réaliste sont des noms d'entités idéales, à des instruments de pensée ou à des combinaisons de termes qui ne désignent que des objets réels ou concrets fournis par l'expérience :

- des instruments de pensée : nous le constatons lorsque nous considérons les conceptions des nominalistes sur le rôle des entités dans les sciences de la nature ;
- des combinaisons de termes : ceci apparaît plus particulièrement dans la philosophie nominaliste de la logique » (p. 306).

38. Ceci posé, M. L. souligne très justement que, pour le nominalisme, un autre problème, difficile et particulier, se présente nécessairement dans le contexte contemporain de la logique et de la mathématique.

39. Ce problème est le suivant : « savoir si et comment un langage nominaliste, c'est-à-dire à faibles postulats ontologiques (des individus seulement) est capable d'exprimer tout ce qu'un langage platonicien (à postulats ontologiques forts) permet d'exprimer ? » (p. 308).

40. À quoi il faut encore ajouter cette précision : « un platonicien peut accepter

une ontologie nominaliste : il n'a besoin que de la compléter ; tandis que l'inverse n'est pas vrai » (p. 308) !

41. Impossible de suivre ici M. L. dans son exposé de la réponse des nominalistes. Disons simplement avec lui que : « Finitivisme, prédicativisme, et les différentes variétés de constructivismes ont en commun de s'opposer au platonisme qui attribue un caractère absolu, indépendant » aux objets mathématiques (p. 317).

42. Les difficultés spéciales du nominalisme, et, en général de tous ceux qui refusent l'*idéalisme platonicien en mathématique*, se rapportent évidemment au *problème de l'infini*. M. L. lui a consacré un important paragraphe (8, pp. 405-418).

43. Il y note que le « finitisme est congénital au nominalisme » (p. 405) ; un tel *finitisme* étant le « refus de l'infini actuel et éventuellement (Hobbes, Berkeley) de toute espèce d'infini » (p. 405, note 226).

44. « Pour un mathématicien, de quelque tendance philosophique qu'il soit, l'infini actuel réserve une difficulté de conception propre ; il s'agit de quelque chose d'absolument incompréhensible, à quoi on ignore quel sens donner » (p. 409).

45. « Certains mathématiciens formalistes pensent que des totalités infinies n'existent ni réellement, ni idéalement, mais que néanmoins nous pouvons faire « comme si ces totalités existaient réellement » ; il n'y a que pour les platoniciens que l'infini actuel ne soulève aucune difficulté » (p. 409) !

46. « À certains nominalistes... (Goodman, Quine) le problème paraît secondaire », car pour eux, « ensemble » est déjà dénué de sens ; *a fortiori*, donc, un « axiome » posant l'existence d'un ensemble infini d'objets » (p. 409) !

47. En conséquence : « rien ne peut avoir moins de sens que ce qui n'en a pas. On dirait en effet que l'existence d'une multitude infinie n'est pas plus inintelligible que celle d'une multitude finie » (pp. 409-410).

48. Dans de telles perspectives, il est légitime, pense M. L., de « se demander si le refus d'infini n'est pas plus fondamental au nominalisme que celui des classes » (p. 411). Aussi bien s'est-on posé la question de savoir « si l'hostilité des nominalistes contre des entités abstraites ne partirait pas essentiellement d'un refus des domaines infinis » (p. 410).

49. En bref — et dans le secteur des sciences pures —, on pourrait croire que « la seule différence fondamentale qui demeure, dans ce cas, entre nominalistes et ceux qui ne le sont pas, c'est que les premiers refusent l'infini tandis que les seconds l'acceptent » (pp. 412-413).

III. CONCLUSION

Après cette revue schématique des traits qui font que le nominalisme, d'une part, s'oppose à certaines positions (approche *négative*) et, d'autre part, possède *ses thèses spécifiques* (approche *positive*), il est bon de résumer l'acquis des recherches effectuées par M.L. Lui-même nous y convie comme suit dans sa conclusion finale :

1. « Le nominalisme s'est présenté d'abord comme une doctrine de la signification : les mots sont soit des noms d'objets physiques (Fido), soit des noms convenant à plusieurs objets physiques, soit des noms d'expériences mentales ou concepts (soit des syncatégorèmes). C'est la négation de l'essentialisme (Adélard).

2. Par la suite les nominalistes ont systématiquement développé une doctrine représentationnaliste (Ockham).

3. Or, les concepts vivent en famille (théories scientifiques). Les empiristes classiques essaient d'éliminer des théories toutes les entités qui ne sont pas perçues sauf si elles ont un contenu prédictif ou bien une valeur instrumentale (jugements analytiques qui ne caractérisent aucune donnée physique et qui ne courent pas le risque d'être refutés par les faits), ou bien de montrer que tous les concepts dérivent de l'expérience (on dirait aujourd'hui : sont définissables explicitement sur la base de termes d'observation). Ceci est l'aspect positif du nominalisme...

4. Le rôle des sciences n'est pas d'expliquer par les causes, ni de chercher des essences cachées derrière les objets. Il n'y a pas d'essences des phénomènes physiques. Pour autant que les théories scientifiques ne décrivent pas des apparences perceptives elles ne décrivent absolument rien : ce sont des fictions commodes et logiques.

5. De nos jours, l'anti-essentialisme l'a emporté partout sauf peut-être dans les sciences humaines où on continue parfois de chercher des définitions réelles. Le côté positif du nominalisme est donc passé au premier plan. En restant une doctrine il est devenu de plus en plus un programme (ce qui le rend irréfutable par des arguments spéculatifs)...

6. Le nominalisme s'est manifesté d'une manière peut-être plus nette dans le domaine de la philosophie des mathématiques. On doit écarter la formalisation de la logique, car elle n'a pas été dictée par des motifs nominalistes...

7. Le raisonnement mécanique qui remplace la déduction est une technique neutre : ni plus ni moins nominaliste que la table de multiplication ou l'emploi de l'énergie électrique dans l'industrie.

8. Le nominalisme apparaît lorsqu'on essaie de penser la logique ou les mathématiques dans leur rapport avec une réalité soit concrète, soit mentale.

9. Ainsi dans le finitisme hilbertien il s'agit de montrer que les objets abstraits constituent un moyen de prouver des résultats concrets (consistance de N) ou bien que des formules sans notions abstraites peuvent s'obtenir à partir de formules sans notions abstraites (1^{er} théorème E)...

10. Pour que l'infini ait un statut de fiction verbale, il faut montrer que par des moyens finis on peut atteindre tous les résultats prouvés en admettant des objets infinis.

11. Si on y parvient les objets infinis sont démontrés non indispensables (éliminables), et c'est leur éliminabilité qui légitime leur introduction dans la science. Idée que traduit Hilbert par son programme de démonstration de consistance n'utilisant que des moyens finis.

12. Dans l'intuitionnisme ce qu'on appelle l'aspect idéaliste peut aussi bien être considéré comme du nominalisme : les objets mathématiques sont des objets de l'expérience introspective, plutôt que des objets de perception externe pour des Gedankenexperimente (finitisme hilbertien) » (pp. 418-421).

On pourrait souligner aussi, pour finir, que les discussions elles-mêmes, dans les matières où elles ont lieu et que l'on vient de parcourir dans les lignes qui précèdent —, sont la *preuve* de la « vitalité du nominalisme contemporain » (p. 421).

Quant à l'échec actuel du programme « réductionniste » d'Hilbert, du fait des

découvertes de Gödel, M. L. y voit, pour le nominalisme *comme « programme »*, une nouvelle carrière qui s'ouvre à ses efforts de « réduction » (p. 421, note 6).

Les pages qui précèdent n'ont pas eu d'autre prétention que celle, *primo*, de souligner, avec M. Largeault, l'ambiguïté d'un mot « protégé » et les divers sens dans lesquels il est employé aujourd'hui, en insistant spécialement sur les éléments impliqués dans l'acception que lui donne M. Largeault lui-même. Ces diverses précisions qu'il apporte ainsi nous paraissent extrêmement précieuses. Notre seconde visée était de faire mieux prendre conscience au lecteur de l'actualité d'un vieux problème: celui des universaux, toujours transposé et re-vécu dans des perspectives nouvelles. Enfin, il nous semblait particulièrement révélateur de trouver, dans cet ouvrage, les preuves irréfutables et significatives de l'invasion et de la prédominance de certains types de nominalismes ou « pseudo-nominalismes », pour parler comme notre guide, dans le monde scientifique contemporain: nominalismes ou pseudo-nominalismes qui risquent de refermer la science sur elle-même comme sur une langue qui se prendrait pour fin et qui finirait par perdre toute valeur *sémantique* au sens fort du mot. La science, en effet, ne serait plus alors *connaissance* du « monde », mais pur *instrument* de sa *transformation*³.

En axant notre lecture du remarquable travail de M. Largeault sur les thèmes qu'on vient de rappeler, il est évident que nous avons dû laisser dans l'ombre d'immenses richesses, d'ordre historique surtout: les exposés de la doctrine d'Occam, de Hobbes, de Berkeley, Condillac, Hume, tout ce qui a trait au nominalisme dans l'économie politique au XVIII^e siècle, etc. Ces 542 pages de texte sont une mine et les sept pages de bibliographie un ensemble précieux.

3. Nous nous permettons de renvoyer ici à notre article: *Pensée et « réalités » scientifiques* in *Laval théologique et philosophique*, vol. XXIX, 1973, juin, pp. 165-187, et octobre, pp. 291-307.